

La Guerre des ombres

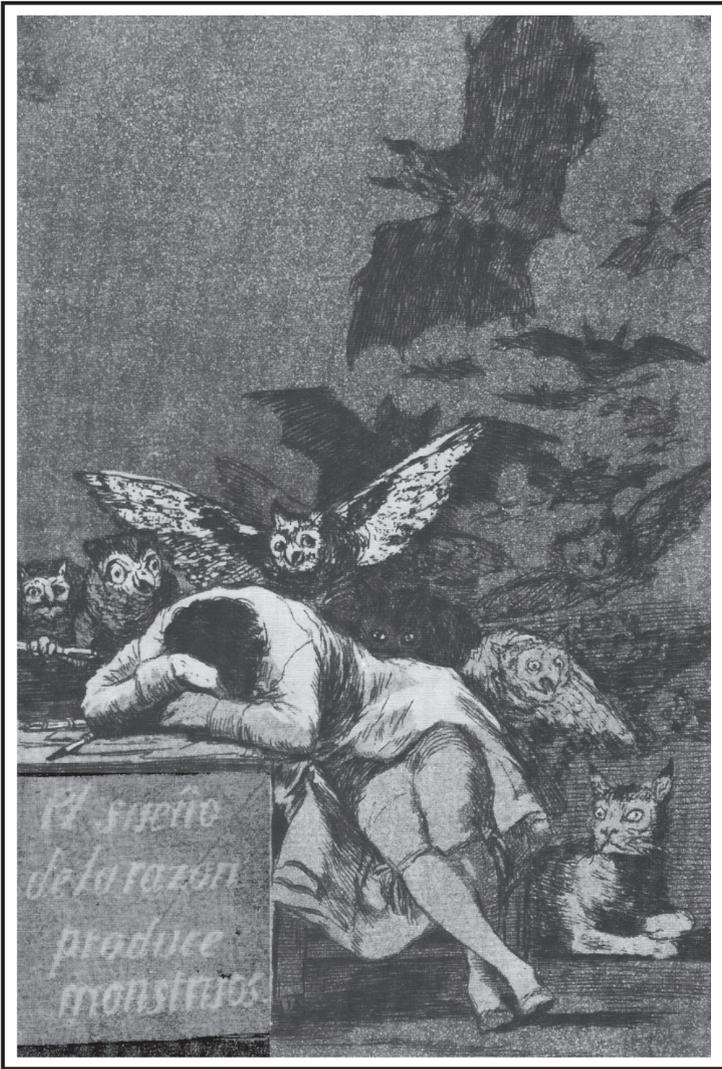
Enrique Larreta

C'est le rêve terroriste: la transparence du bien qui s'achève très vite dans son contraire: la transparence du mal.

(Jean Baudrillard.)

A LA POURSUITE DES OMBRES

Sous plusieurs aspects, cet essai peut être lu comme un commentaire de la fameuse gravure de Francisco Goya, “*El sueño de la razón produce monstruos*” (*Le Sommeil de la raison engendre des monstres*), gravure qui devait, à l’origine, ouvrir la série *Los Caprichos*, composée de 80 gravures satiriques publiées pour la première fois



Goya, *Los Caprichos*, plate 43, *El sueño de la razón produce monstruos* (The Sleep of Reason Produces Monsters), original etching and aquatint, 1796-97. Second edition, 1856, 19 x 13 cm.

en 1799. Dans *Los Caprichos*, le peintre espagnol se penche sur les thèmes de l'avarice, de la superstition, de la sensualité et de la violence dans la perspective d'un homme instruit ayant du goût pour le grotesque et les motifs populaires.

La gravure montre le peintre endormi, appuyé sur une table, de l'encre et du papier à ses côtés. Le titre de la gravure est inscrit sur un panneau devant la table. Il est entouré de créatures monstrueuses dans la semi-obscurité d'une scène de cauchemar. La contradiction entre les monstres, l'écriture de l'homme endormi, avec les autres gravures de la série, renvoie à la dualité entre la raison et les instincts les plus bas. L'animalité du corps engendre une imagination qui n'est pas contrôlée par la raison endormie, pendant que des chauves-souris et des oiseaux nocturnes harcèlent son sommeil. A l'époque, les commentateurs mirent l'emphase sur l'aspect grotesque des dessins de Goya et critiquaient son audace et son amoralité pendant que d'autres n'y voyaient rien de plus que l'amusement d'un dessinateur habile.

Los Caprichos, tant par leur vocabulaire artistique que par leurs références littéraires, constituent une œuvre complexe dans laquelle on peut puiser de nombreuses références implicites à la littérature classique. On peut dire qu'ils constituent un commentaire satirique des débordements de l'époque, des préjugés et des mensonges de la société espagnole du XVIII^{ème} siècle, offert par un artiste qui faisait entendre, grâce à son art, la critique sociale formulée par le cercle des amis libéraux auxquels il était lié.¹

Toute une pléiade de critiques, parmi lesquels on doit les observations subtiles de Baudelaire, ont souligné le besoin de mieux connaître le contexte de l'époque pour comprendre l'imagination créatrice de Goya. Comprendre la faiblesse et les contradictions de l'Espagne en son époque, celles du cercle d'intellectuels libéraux francisés et réformateurs qui demeuraient cependant soumis à la Cour, dans une société paysanne profondément religieuse. Tous eurent à vivre les désastres des guerres napoléoniennes, époque terrible de l'histoire de l'Espagne. La marche de l'armée de Napoléon — “la Raison chaussée de bottes” — avait précipité l'Espagne dans une guerre qui dura plusieurs années.

L'interprétation rationaliste de cette gravure de Goya est évidente: la raison endormie, dominée par les esprits des profondeurs, ouvre le chemin de l'interprétation du monde par les monstres. Goya, le réformiste, vivait un conflit avec la superstition et l'arriération qui régnaient en son pays. La veine artistique et la pensée de Goya sont bien connues et, cependant, les recherches historiques récentes ont considérablement nuancé cette image.

Aussi bien le langage que les thèmes choisis par Goya sont représentés avec une force singulière dans sa peinture de la guerre, portrait de l'hétérogénéité sociale de l'Espagne à la fin du XVIII^{ème} siècle. L'esprit des Lumières s'y est heurté à la résistance d'une société imprégnée par la religion catholique faisant face à l'un des aspects qui représentait pour elle un défi majeur: La

science nouvelle n'était pas comprise dans sa dimension technologique comme le fondement d'un nouveau savoir; la critique radicale s'opposait à une raison inspirée par Dieu.

En d'autres mots, l'introduction de l'esprit des Lumières en Espagne n'a pas été le signe de temps nouveaux mais bien plutôt celui d'un mouvement de réformes timide, graduel et frustré entrepris par un petit groupe faisant partie de la dynamique politique de la Cour. Un peu plus tard, les guerres napoléoniennes (1808-1813) seront popularisées comme une croisade religieuse contre l'Antéchrist et ses alliés païens. Plutôt que le réveil de la raison qui dissipe l'obscurité par ses lumières, Goya en expose les clairs-obscur dans ses travaux. Il révèle une Raison aux prises avec les "caprices" de la superstition et avec la dense corporalité de la vie humaine. L'artiste vivant en périphérie de la modernité centrale européenne en recueille les apports à travers le filtre de son expérience sociale et nationale.

Presqu'en même temps que ses peintures de nus le rendaient suspect aux yeux de l'Inquisition qui lui cherchait noise, Goya produisait sa série *Les Désastres de la guerre* qui révèle un artiste bouleversé par les horreurs de l'occupation française, laquelle provoqua rapidement une guerre de guérilla d'inspiration nationaliste et religieuse. Un tableau de Goya comme celui du *2 Mai*, représente maintenant le guérillero "tellurique" analysé par Carl Schmitt (2004) comme étant celui d'un peuple en armes qui défend son pays contre un agresseur étranger.

LA TORTURE EN TANT QU'ACTE PUBLIC

Sur une gravure réalisée peu de temps avant sa série des *Caprices*, Goya montre un homme exécuté au moyen du garrot, forme particulièrement cruelle de la peine de mort et qui existait encore deux cents ans après la naissance de Goya:

In the late 1770, Goya produced a print of extraordinary originality showing a victim of the Spanish form of death by garrotting. (...) it seems to be the record of his first confrontation with the kind of violence and brutality which were to reappear in the *Caprichos* and above all in the etchings of Prisoners and some of the most pathetic scenes of the Disasters of War made thirty five-years later. (Wilson-Bureau, 1981.)

Quand le peintre était encore un jeune homme, la torture était un acte public prévu par la loi. Voltaire, Beccaria et bien d'autres penseurs de l'esprit des Lumières allaient convertir leurs critiques contre la torture en l'une des armes les plus puissantes dans leur opposition à ce qui allait devenir l'Ancien Régime européen.

Mais après les guerres coloniales, les guerres "totales" du XX^{ème} siècle et les interventions militaires "préventives" du XXI^{ème} siècle, *le sommeil de la raison* de Goya peut être interprété, non comme un moment de repos mais, bien au contraire, comme le cauchemar éveillé d'un activisme monstrueux, celui de la prétention de la Raison à vouloir dominer le sens de l'histoire et celui de la société dans son ensemble. La politique se revêt dogmatiquement des couleurs du bien et des droits pour poursuivre dans l'ombre un ennemi abstrait.

Hegel avait entrevu quelques-uns de ces dilemmes au moment de la formation de la modernité européenne dans son chapitre sur la liberté et la terreur, dans son ouvrage *La Phénoménologie de l'Esprit*, en méditant sur le règne de la terreur lors d'une phase de la Révolution Française. Hegel, aussi francisé que Goya, écrivait lui aussi d'un pays arriéré et fragmenté. Il écrit sous le choc de la Révolution dévorant ses enfants au nom de la liberté. Son interprétation de la Terreur ne sous-entend pas un rejet de la Révolution Française en tant que telle ni la négation de la philosophie de l'esprit des Lumières qui l'a préparée. Sa réflexion sur cet épisode se réfère aux difficultés rencontrées pour la création d'un nouvel ordre à partir du fondement de la liberté subjective. La liberté universelle ne produit qu'une action négative, elle n'est que la furie destructrice qui déclenche la Terreur. La partie centrale de sa future philosophie politique va considérer cet effort de réconciliation entre l'individu et la société. L'individu doit être réglé par les institutions sociales et l'esprit des lois, de la culture.

Hegel is perhaps the first to note the link between the terrors of modern democracy and the disavowed fundamentalism on which it rests; he is the first also to make the connection between this disavowal and the compulsive construction of fanaticism as the terrifying fundamentalism of the other: war on terror is democracy's own way of abjection what remains its own darkest secret to itself through ritualistic repetitive projection (*Comay*, 2003, Lefort),

révélant son noyau théologico-politique. L'abstraction et la virtualisation de la figure unifiée du terroriste repré-

sentative du mal absolu, font partie de cette ritualisation autour de laquelle se fonde la communauté politique.

En définissant le terrorisme comme l'ennemi absolu et en légitimant immédiatement après le 11 septembre une action planétaire dérivant d'un principe de souveraineté nationale, on a construit la figure du terroriste comme celle de l'allégorie du mal, incarnée par une silhouette mouvante. D'après les scénarios de l'intervention et après avoir défini l'ennemi en présence, cette figure prend une apparence concrète sous la forme de corps politiques et d'institutions diverses. En un temps, ce fut le régime iraquien et les menaces d'extension à d'autres pays mentionnés rapidement dans l'euphorie du triomphalisme de la première heure et les autres mouvements politiques présents dans le contexte du conflit israélo-palestinien.

Nous avons ici un projet politique de défense et d'intervention militaire associé à une politique cosmopolite en matière de droits de l'homme. Une véritable guerre planétaire qui a mobilisé un réseau opératif unissant les Etats et les services d'intelligence autour de centre d'opérations semi-secrets dont l'expression la plus connue est le limbe juridique échafaudé autour de Guantánamo (Danner, 2005).

C'est l'image au ralenti de l'écroulement des *Twin Towers* qui a très exactement créé la sensation de vulnérabilité, accompagnée de l'apparition d'un ennemi diffus, capable de multiplier les risques au sein du sys-

tème lui-même. Il ne s'agit plus d'un équilibre de la terreur nucléaire et de la paralysie mutuelle provoquée par la sensation d'équilibre, ni de blocs politiques militaires et de divisions idéologiques claires en conditions de coexistence et de compétition, ni de guerres civiles sur des théâtres régionaux bien définis. Nous entrons maintenant dans la menace de la terreur globale rendue possible par les ressources de l'accès direct dans l'ère de la mondialisation: télé-technologies, communication en temps réel et réseaux individuels.

L'ÉTHIQUE DU MOINDRE MAL

Graham Greene écrivait au sujet de la publication de photographies de viet-congs torturés pendant la guerre du Vietnam:

In the long, frustrating war in Indochina there has of course always been a practice of torture by the Frenchs, but at least in the old days (...) hypocrisy paid a tribute to virtue by hushing up the torture inflicted by this own soldiers and condemning the torture inflicted by the other side. The strange new feature about the photographs in the British and American press is that they have been taken with the approval of the torturers and are published over captions that contain no hint of condemnation. The long slow slide into barbarism of the western world seems to have quickened. For these photographs are of torturers belonging to an army which could not exist without American aid and counsel (...). I wonder whether this kind of honesty without conscience is really to be preferred to the old hypocrisy. ("Letter to London", *Daily Telegraph*, 11/6/1964.)

Les observations de Graham Greene préfigurent le scandale de Abu Ghraib et d'autres faits récents. Mais

un nouveau phénomène intellectuel intervient dans les guerres impériales du XXI^{ème} siècle: la défense publique de la torture en tant que méthode d'action légitime dans les conditions de la lutte contre le terrorisme, défense utilisant des arguments éthiques et juridiques dans les universités et dans l'opinion publique nord-américaines. Non seulement ces idées sont exposées dans les documents officiels du gouvernement américain (Mark Daner, 2005-2006) comme deux livres récents, au moins, rédigés par des professeurs prestigieux de l'université de Harvard considèrent sérieusement la légitimité éthique de l'emploi de la torture comme méthode de lutte contre la terreur ainsi que d'autres moyens tel que le recours à la guerre préventive. Ces ouvrages cherchent à présenter une justification juridique et morale des mesures prises dans le cadre de la guerre contre la terreur. Un empire du bien qui opère comme une police à l'échelle planétaire depuis l'Afghanistan jusqu'à la triple frontière entre le Brésil, l'Argentine et le Paraguay, région accusée immédiatement après le 11 septembre d'être un foyer d'appui au terrorisme et fut même considérée un éventuel objectif militaire parallèle à l'attaque contre l'Afghanistan.

Alan Dershowitz traite le thème dans un livre publié peu après le 11 septembre, *Why Terrorism Works. Understanding the Threat, Responding to the Challenge*, Yale University Press New Haven and London. Une des prémisses de son livre est que les Etats-Unis "must assume the role if not the policemen of the world at least

of police commissioner in regard to terrorism”. Il écrit qu’il est préparé pour “think the unthinkable and move beyond the kind of conventional wisdom that has failed us up to now in our losing battle against terrorism”.

D’après Dershowitz, la lutte contre le terrorisme est un combat indéfini et les mesures qui ont été adoptées en caractère d’urgence doivent devenir des mesures permanentes: “the emergency steps we take today to combat terrorism (...) are likely to become a part of the permanent fabric of our legal and political culture” (Dershowitz, 11). Dans son livre, il considère comme positif l’emploi de la torture et son institutionnalisation au moyen d’une procédure légale qui pourrait être actionnée dans certains cas. Il défend sa solution, qu’il considère plus positive que l’utilisation secrète de méthodes de torture au cours d’action qui sont couvertes par le gouvernement. Quoiqu’il utilise l’argument que sa proposition a été conçue dans le but de “reduce the use of torture to the smallest amount and degree possible, create public accountability for its rare use” et comme une tentative d’équilibrer l’efficacité de l’Etat avec la protection des droits, son argument ouvre une brèche pour l’abus légalisé du pouvoir et repose sur une foi aveugle dans les vertus de l’Etat qui applique ces mesures.

Dershowitz est un des juristes américains les plus importants: il a été le plus jeune professeur titulaire de droit de l’université de Harvard et occupe actuellement

la fameuse chaire Felix Frankfurter de cette même université où il a fait toute sa carrière. Il est considéré par une revue comme “the best-known criminal lawyer in the world”, et a participé à de grands procès comme celui de O.J.Simpson. L’argumentation de son livre est une curieuse combinaison d’arguments juridiques ingénieux et d’un radicalisme idéologique explicite qui lui sert de prémisse mais n’est en aucun moment mis en question.

C’est également à Harvard, non plus à la Law School mais cette fois-ci dans le département des droits de l’homme qu’a été écrit un autre ouvrage qui constitue une défense du droit à utiliser la violence de la part de l’empire du bien: *The Lesser Evil. Political Ethics in an Age of Terror*. Edinburgh University Press, 2005. Son auteur, Michael Ignatieff est directeur du Carr Center de politique des droits de l’homme de la Kennedy School of Government à l’université de Harvard. L’éthique du moindre mal a été formulée dans un livre caractérisé par son absence de réflexion quant à la vertu de ses propres valeurs. Au moment de défendre l’éthique du moindre mal, le style d’Ignatieff est moins direct que celui de Dershowitz et, dans certains passages, il considère divers facteurs reconnaissant les effets collatéraux négatifs des mesures qu’il propose. Il s’adresse à une audience sensible aux questions liées aux droits de l’homme et critique de la politique extérieure américaine. Mais tout comme Dershowitz, c’est la prémisse de défendre le

droit de l'intervention américaine pour des motifs aussi bien de sécurité que de droits de l'homme qui entraîne ses arguments vers des eaux troubles. Dans un essai antérieur dans lequel il expose la thèse implicite du livre, il écrit très clairement que

We are not longer in the era of the United Fruits company when American corporations needed the marines to secure their investments overseas. The 21 century is a new invention in the Annals of Political Science, an empire lite, a global hegemony whose grace notes are free markets, human rights and democracy, enforced by the most awesome military power the world has even known.

Cette conviction essentielle constitue le noyau fondamental et fondamentaliste, quoique séculier, moderne et démocratique, de son livre. Depuis l'empire au service des droits de l'homme, on considère les conditions légitimes de l'usage de la torture, la guerre préventive et les opérations secrètes:

(...) actions which violate foundational commitments to justice and dignity should be beyond the pale. So preventive war is going to be a rare occurrence but even so it would be a lesser evil. It will kill people and cause humanitarian harms even if it succeeds in eliminating a dangerous regime and confiscating weapons of mass destruction.

The Lesser Evil, malgré la densité existentielle des thèmes dont il traite, tels que l'usage illégal de la violence, le droit d'exercer la torture, le nihilisme, n'est pas le livre d'une conscience égarée mais bien plutôt l'expo-

sition des motifs d'un moraliste aligné dans les rangs du bien sans le moindre doute face aux forces du mal.

Le manichéisme du bien contre le mal déforme l'idée fondamentale suivant laquelle les droits de l'homme ne peuvent constituer le monopole d'un pouvoir politique et d'une communauté, sinon une *protection* contre les abus et les excès de quelque pouvoir que ce soit. Ce type d'argumentation éthico-juridique est utilisé pour donner un cadre moral à une politique de pouvoir radicalement unilatérale. Comme Dershowitz, Ignatieff concède au pouvoir politique le droit *d'interpréter* le niveau du risque couru qui puisse justifier une action préventive.

CONCLUSION: LE RÊVE DU COSMOPOLITISME CIVIQUE

Chez les auteurs commentés ici, l'opposition raison/superstition semble transformée en un langage aux résonances théologiques du mal contre le bien. D'un côté, les forces obscures du fanatisme, ce qui est ethnique, le culturalisme radical exprimés par les voix de l'archaïsme contre les droits séculiers. Mais un cosmopolitisme éthico-universaliste de caractère civique confronté à des problèmes politiques spécifiques telles que l'intervention militaire, répression se révèle profondément provincial et ethnocentrique, incapable de se maintenir au niveau des exigences éthiques qu'il proclame. Le monopole politique des droits de l'homme transformés en une idéologie du pouvoir expose ses limites philosophiques et

historiques. Chaque identité nationale est enracinée dans un dense réseau de signifiés et de mémoires culturelles. Comme le montrent l'exemple des jacobins et de bien d'autres, sans parler de la politique extérieure américaine récente,

that collective righteouness can inspire just as much violence and intolerance as mindless ethnocentrism (...). (Yack, 2000; Van der Veer, 2000.)

Les démocraties occidentales ne reposent pas sur un pacte rationnel entre citoyens sans connotations culturelles les définissant *a priori* comme plus rationnels que d'autres. Ce rêve de la raison, s'il s'appuie sur la force brutale des armes, nous prépare à de nouveaux cauchemars et "désastres de la guerre" qui, c'est bien possible, ne pourront compter sur un nouveau Goya pour les dépeindre.

NOTE

1. La bibliographie sur Goya est, bien entendu, considérable. Les travaux les plus directement liés au thème de cet essai sont: Juliet Wilson-Bareau, *Goya's prints*, British Museum Press, 1996; Janis Tomlinson, *Goya in the Twilight of Enlightenment*, Yale University Press, 1992; Roberts Hughes, *Goya*, New York, Knopf, 2003; Fred Licht, *Goya*, Abbeville Press, 2001.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON, Benedict (2005). *Under Three Flags. Anarchism and the Anticolonial Imagination*. Londres:Verso.
- ARON, Raymond (1976). *Penser la guerre, Clausewitz. II. L'âge planétaire*. Paris: Gallimard.

- DANNER, Mark (2004). "The Logic of Torture". *The New York Review of Books*, 24 juin.
- . (2005). "We are All Torturers Now". *Op-Ed New York Times*, 6 janvier.
- . (2005). "Torture and Truth. America. Abu Ghraib and the War on Terror". *New York Review Books*. New York.
- ENZENSBERGER, Hans Magnus (1994). *Civil Wars, From L.A. to Bosnia*. New York: New Press.
- HOFFMAN, Bruce. *Inside Terrorism*. New York: Columbia University Press.
- IGNATIEFF, Michael (2005). *The Lesser Evil Political Ethics in an Age of Terror*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- LUHMANN, Niklas (1997). "Globalization or World Society: How to Conceive of Modern Society?". *International Review of Sociology*, vol. 7, issue 1, p. 67, Mar.
- MÜNKLER, Herfried (2005). *The New Wars*. Cambridge: Polity Press.
- SCHEUERMAN, William (2006). "Carl Schmitt and the Road to Abu Ghraib". *Constellations*, vol. 13, issue 1.
- SCHMITT, Carl (2004). "The Theory of the Partisan. A Commentary/Remark on the Concept of the Political". Translated by A. C. Goodson. *CR: The New Centennial Review*, vol. 4, issue 3. East Lansing: Michigan State University.
- THE NEW YORK REVIEW OF BOOKS. "Torture and Gonzales: an Exchange". 10 février 2005.
- VAN DER VEER, Peter (2000). *Imperial Encounters*. N.J.: Princeton University Press.
- YACK, Bernard (2000). "The Myth of the Civic Nationalism". *National Post*, 1 juillet.